

Gabriel Spillebout, *Le Vocabulaire biblique dans les tragédies sacrées de Racine*, Genève, Droz, Publications romanes et françaises, XCIX, 1968, 440 p.

Bernard Beugnot

Volume 2, numéro 1, avril 1969

La France et le monde hispanique (XVIII^e et XIX^e siècles)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500063ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500063ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beugnot, B. (1969). Compte rendu de [Gabriel Spillebout, *Le Vocabulaire biblique dans les tragédies sacrées de Racine*, Genève, Droz, Publications romanes et françaises, XCIX, 1968, 440 p.] *Études littéraires*, 2(1), 110–113.
<https://doi.org/10.7202/500063ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

nécessitait pareille aventure. La correspondance d'Érasme est l'une des plus volumineuse de toute l'histoire des littératures : la traduction de 3 162 lettres occupant plus de 4 000 pages de texte ne pouvait se faire que collectivement ; l'équipe de direction s'est donc assuré la collaboration de cinq équipes de traducteurs chevronnés ; on retrouve par exemple dans l'équipe du Tome I (le seul paru) les noms de Marie Delcourt, Jenny Delhez, Maurice Hélin, Marcelle Darwa et Jean Hoyoux.

Cette équipe a pris au sérieux son rôle de traducteur et fait preuve partout d'honnêteté et de conscience. On aurait pu être tenté, dans le cas d'une « œuvre de vulgarisation » comme celle-ci, de sacrifier un peu la fidélité au texte latin et de donner à la traduction française un brillant très souvent absent de l'original — les traducteurs d'Érasme se sont crus trop souvent obligés de renchérir ! — Ici, pas de concessions : la lettre 116, d'Érasme à Jean Sixtin, par exemple, a été traduite de façon serrée avec toutes ses qualités et aussi tous ses défauts, notamment dans le dernier paragraphe.

D'autre part, l'entreprise ne se limite pas à la traduction pure et simple du recueil d'Allen. On a fait une juste place à l'initiative. Si la numérotation et les paragraphes d'Allen sont intégralement respectés, la ponctuation, en revanche, est modernisée, certaines lettres sont replacées dans l'ordre chronologique, d'autres sont ajoutées et les tables d'Allen seront refaites dans le dernier tome. Ainsi, la présentation, dans son ensemble, tout en tenant compte des découvertes nouvelles dans le domaine des études érasmienne, reste commode en permettant de passer facilement à l'original.

Après avoir reconnu les mérites de cette entreprise, qu'il nous soit

permis enfin d'attirer l'attention des lecteurs qui ne seraient pas encore entrés dans le monde érasmien, sur la richesse inégalée du contenu de l'*Opus Epistolarum*. Placée au centre même de la Renaissance dont l'humaniste de Rotterdam est la plus grande figure, la correspondance d'Érasme (qui comprend les lettres d'Érasme à ses contemporains et aussi celles qu'il a reçues d'eux) résonne de tous les enthousiasmes, de toutes les querelles, de toutes les grandeurs et de toutes les petitesse de cette époque ardente et toulée. Des figures comme Thomas Morus, John Colet, Luther, et Érasme lui-même nous y apparaissent souvent sous un jour nouveau car c'est dans les correspondances que le naturel (chassé des œuvres) revient au galop, même si le genre épistolaire est, au XVI^e siècle, encore un peu guindé et d'allure « officielle ».

C'est ce monde unique que nous offre aujourd'hui le travail d'une équipe de passionnés de la Renaissance, ce monde épistolaire, qui constitue selon l'expression de Paul van Tieghem dans *la Littérature de la Renaissance*, « la correspondance la plus variée, la plus riche d'idées, la plus intéressante historiquement et intellectuellement que nous puissions lire en aucune langue », si l'on excepte celle de Voltaire.

Claude BROUILLETTE

□ □ □

Gabriel SPILLEBOUT, *le Vocabulaire biblique dans les tragédies sacrées de Racine*, Genève, Droz, Publications romanes et françaises XCIX, 1968, 440 p.

La tragédie sacrée posait à Racine un problème de style que R. Picard définit en ces termes : « Le ton même de l'Écriture pouvait-il passer dans ses vers autrement que par quelques

citations incorporées au discours ? [...] Racine devait se faire un style nouveau » (*Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, T. I, 1960, p. 868). C'est cette genèse d'un style nouveau que G. Spillebout s'est proposé de suivre à partir du vocabulaire et il l'a fait, disons-le d'emblée, de façon minutieuse et quasi exhaustive, s'interrogeant sur les moindres colorations bibliques que revêtent les mots dans *Esther* et dans *Athalie*. Le titre ne doit donc pas abuser : l'étude de vocabulaire, garante de la solidité de la recherche et de son assise textuelle, débouche en fait très vite sur des problèmes d'inspiration et de spiritualité, sur l'équilibre dans la religion de Racine entre judaïsme, christianisme et jansénisme. Le relevé des sources bibliques importe moins finalement puisque pour *Esther* les marges de l'exemplaire conservé à la bibliothèque de Toulouse en donnent même le superflu, que la reconstitution d'un crédo et d'une foi exprimés dans les cadres de la tragédie, mais dont on peut penser qu'ils sont ceux de Racine lui-même.

Après une introduction critique qui fait le point des travaux antérieurs, édition commentée des deux pièces par A. Coquerel en 1863, études de l'abbé Delfour en 1891, et de J. Lichtenstein en 1933, la 1^{re} partie définit la méthode de recherche : c'est l'occasion d'examiner les Bibles que Racine a pratiquées, celle de Vatable du XVI^e siècle, le *Nouveau Testament de Mons* et la Bible de Sacy publiée de 1672 à 1695, de passer en revue les sources bibliques d'*Esther* et d'*Athalie* à partir desquelles est établi le *corpus* qui servira à une étude comparative du vocabulaire de Racine : « Nous avons donc décidé de constituer un corpus de textes de la Bible de Sacy, formé de textes dont notre étude de sources nous a fourni les références, et d'établir des comparaisons de détail entre ce corpus

et les tragédies sacrées de Racine » (p. 47). Deux conclusions se dégagent de ces premières confrontations : que Racine a édulcoré la poésie biblique (p. 51), que le vocabulaire des tragédies sacrées est en général plus concret que celui des tragédies profanes (p. 65). Nous nous garderons de juger cette méthode comparative qui semble avoir de sûrs garants ; il paraît toutefois insolite de dresser une liste des mots de Sacy qui ne figurent pas chez Racine, mais que celui-ci « aurait fort bien pu » employer (pp. 62-63).

La seconde partie — « Le Dieu de Racine » — s'attache tour à tour à la personne de Dieu, à ses attributs, à ses rapports avec son peuple, aux formules d'invocation et enfin aux formes diverses que revêt son nom : c'est une véritable théologie de Racine qui est ici présentée ; le vocabulaire biblique ne relève pas de la couleur locale, il exprime des convictions cohérentes et manifeste l'intimité du poète avec l'Écriture, ce phénomène d'« infusion ou d'imprégnation » dont parle déjà R. Picard (*O.c.*, p. 1156). Il ressort de cet examen attentif que Racine a parfois contaminé souvenirs classiques et réminiscences hébraïques (à propos du mot « ciel », p. 145), que d'une façon générale il a humanisé le lyrisme des prophètes (p. 131), mais qu'il s'est toujours montré fidèle à l'esprit de la Bible (pp. 165-166, 181-182). Malgré certaines questions un peu inattendues — par exemple, Racine avait-il dressé un index des mots dans les diverses versions de la Bible qu'il possédait (p. 164) —, l'ensemble est riche d'analyses minutieuses et attachantes : ici l'auteur relève dans le vers célèbre « Celui qui met un frein à la fureur des flots », l'écho de quelques vers de *Phèdre* joint au souvenir du Psaume 31 (pp. 119-120) ; là il justifie très heureusement par la solennité de l'instant et le

recours au « pluriel de la divinité » qui réunit toutes ses vertus et toutes ses puissances, les deux seules invocations d'*Athalie* où Dieu soit vouvoyé (p. 156).

La dernière partie, la plus étoffée, est consacrée aux manifestations diverses de la « Vie religieuse » depuis l'histoire d'Israël sans cesse présente à l'arrière-plan jusqu'au sentiment religieux en passant par le culte divin et le culte des idoles. Racine dans *Athalie* a moins cherché à broser une fresque biblique qu'à mettre en œuvre l'histoire du salut : « Les tragédies sacrées dans leur ensemble évoquent un cycle historique qui commence à la vocation d'Abraham et se termine à la naissance du Sauveur : c'est celui de l'histoire du salut du peuple de Dieu ; quand nous étudierons le sentiment religieux nous serons amené à considérer un autre cycle, celui de la mystique, qui embrasse tout le destin de l'humanité, depuis la création du monde jusqu'à l'Éternité » (p. 252). La connaissance approfondie que Racine avait de l'Ancien Testament lui permet d'opérer une synthèse entre ses différentes sources et de donner une vision globale cohérente (pp. 250, 382). Quant à son jansénisme, G. Spillebout en voit des signes à la fois dans les interventions gratuites de la grâce divine (métamorphose d'Assuérus, vocation d'Élise, mission de Mardochee) et dans l'emploi particulier des verbes comme « choisir » et « réserver » : « dès lors les choix qui se proposent à l'homme ne sont que théoriques : une seule réponse est possible aux deux questions qui les expriment » (p. 389), mais « son jansénisme n'était pas conscient et l'expression qu'il en donne dans les tragédies sacrées est tout aussi inconsciente » (p. 389). Voilà certes des éléments nouveaux apportés à un problème bien souvent débattu : il appartiendra à chacun sans doute d'en apprécier

la valeur et la force convaincante dans ce domaine où tout est nuance ; disons qu'il nous ont paru par leur précision et leur modération de grand intérêt. Ce n'est d'ailleurs pas le seul de cette dernière partie : l'usage étranger à la Bible du serment sur la Loi est expliqué de façon très éclairante (pp. 196-198), comme est mise en lumière l'influence de l'iconographie de la *Bible de Royaumont* sur l'imagination du poète (pp. 213, 225, 257). En revanche, le v. 160 d'*Athalie* (« Et du temple déjà l'aube blanchit le faite ») nous paraît moins une forme très biblique d'adoration de Dieu dans la contemplation de la beauté de la nature » (p. 263) qu'une incursion ou une résurgence de la lumière et de la poésie grecque, qu'une vision grecque égarée dans la tragédie sacrée, indépendamment du discret rappel de l'unité de temps que souligne R. Picard. Il est peut-être aussi hâtif de conclure, de ce que la vision biblique de Racine dans *Esther* et *Athalie* est incomplète, que son œuvre est « imparfaite » (p. 401) : c'est identifier un peu sommairement le dramaturge à un exégète. Ce sont là, avouons-le, de simples nuances.

Un tel ouvrage est appelé à intéresser un cercle très large, depuis les historiens de la langue et les dix-septémistes jusqu'aux lecteurs ou admirateurs du théâtre de Racine qui semble être, pour toutes les formes de la critique, une matière à jamais inépuisable. Peut-être aurait-il pu gagner encore sur deux plans : d'une part en isolant moins son objet ; quelques aperçus sur le vocabulaire de Racine dans les autres œuvres de la même époque, Hymnes tirées du Bréviaire romain, cantiques spirituels, voire correspondance, auraient permis de mesurer l'imprégnation biblique propre aux tragédies sacrées ; surtout *Phèdre* n'était pas une étape à négliger : plusieurs articles, que la

bibliographie d'ailleurs ne cite pas, ont mis en évidence des inspirations bibliques, qu'il s'agisse de R. Pons qui relève dans la scène 6 de l'acte IV des souvenirs du psaume 138 et du verset 21 de l'épître aux Romains (*Information littéraire*, 1961, n° 4, pp. 167-173) ou de P.-H. Salomon qui a trouvé dans la conception de l'inceste l'écho d'une tradition biblique et talmudique (*Études françaises*, I, 2 juin 1965, pp. 131-135) 1. D'autre part le lecteur a parfois l'impression qu'il était possible d'alléger certains développements soit en éliminant une partie des détails concrets sans intérêt direct pour le texte de Racine (par exemple à propos du Temple de Jérusalem, pp. 256-268, ou du culte des idoles, pp. 290-294), soit en rejetant en note une partie des citations accumulées lorsqu'elles se rapportent à une même idée, ce qui aurait accru la densité de l'analyse, soit encore en s'attardant moins à des mots comme « ciel » dont l'emploi nous semble parfois plus anodin et banal, assez proche de celui qu'en fait Molière sur le mode parodique dans *Don Juan* ou *Tartuffe*. Réserves minimales qui n'attachent pas, redisons-le, la qualité d'une étude qui se recommande à la fois par sa solidité, son originalité et la nouveauté de son apport 2.

Bernard BEUGNOT

Université de Montréal

□ □ □

¹ De même les articles de F.-J. Tanqueray (*Revue des cours et conférences 1936-1937*) sur le jansénisme de Racine, de R. Th. Calmel (« Athalie racinienne et biblique », *Itinéraire*, avril 1963) ou de O. Bouffard (« Athalie, tragédie biblique », *Culture*, décembre 1961) auraient pu, même si leur valeur est inégale et devait être discutée, faire l'objet d'une mention.

² Il est regrettable que tant d'erreurs typographiques déparent le texte : si quelques-unes se corrigent d'elles-mêmes — lettres omises, inversées ou doublées (p. 9, 1.15 ; p. 31, 1.7 ;

Le Grand Siècle du voyage, Paris, Albin Michel, 1968, 136 p. ; **Voyageurs français en Espagne du XIX^e siècle**, Madrid, Castalia, 1954, 1959, 1964.

Il convient de ne pas s'attarder sur les aspects exceptionnels de cet ouvrage : ses dimensions peu communes qui ne le rendent guère maniable, son abondance et luxueuse décoration (240 illustrations et 16 planches en couleur) ; enfin son prix (ceci expliquant cela).³ Pourquoi le signaler ? À cause de son sujet, le « Grand Tour » : phénomène culturel européen qui, des Lumières, se prolonge jusqu'au Romantisme (1720 et 1820 sont les limites assignées par les auteurs) ; tradition de voyages pédagogiques, distrayants, voire sentimentaux, à laquelle a sacrifié l'élite de toute l'Europe, mais surtout l'anglaise.

Le voyage sur le continent, vers l'Italie, est une coutume solidement ancrée en Angleterre, au XVIII^e siècle. Elle est vieille de près de deux siècles. Aux fines remarques de Sterne (premier texte cité, p. 37) répond en écho la tirade de Rosalinde de *Comme il vous plaira*, ironisant sur le voyageur. Dans la présentation synthétique qu'il fait du grand tour, Anthony Burgess explique comment ces voyages se résument symboliquement à un axe privilégié : Angleterre, France, Italie (pp. 13-32). Tout jeune seigneur éclairé rêve d'aller visiter cette terre des arts, mère des civilisations du

p. 79, 1.23 ; p. 106, 1.1 ; p. 109, 1.14 ; p. 112, 1.5 ; p. 116, 1.10 ; p. 119, 1.17 ; p. 137, 1.23 et 24 ; p. 143, 1.2 ; p. 169, 1.27 ; p. 178, 1.41 ; p. 195, 1.22 ; p. 211, 1.25 ; p. 244, 1.14 ; p. 261, 1.2 ; p. 264, 1.11 ; p. 290, 1.17 ; p. 300, 1.20 ; p. 301, 1.30 ; p. 304, 1.14 ; p. 318, 1.28 et 30 ; p. 341, 1.6 ; p. 349, 1.24 ; p. 380, 1.30 ; p. 382, 1.8) — d'autres vont jusqu'à rendre la phrase inintelligible (p. 97, 1.29-30 ; p. 143, 1.28 ; p. 149, 1.10).

³ Il existe de cet ouvrage une édition anglaise : *The Age of the Grand Tour*, London, Paul Elek Prod. Ltd., All Saints Street, 1967.